



Voyage en Eurasie

Bien plus qu'un palace, le Continental de Saigon est le cœur battant de la foisonnante capitale du Sud, dans l'actuel Viêt Nam, le lieu où se croisent les destins. Construit en 1880, il est racheté en 1930 par le père de Philippe Franchini, qui en prendra lui-même la tête jusqu'à la chute de Saigon, en 1975. Quarante ans après, il est précieux de voir rééditer ce récit hautement romanesque, livré à chaud par un Eurasien tiraillé entre ses deux cultures. De la conquête à la défaite, de ses grands-parents maternels, qui reçurent Roland Dorgelès, aux célébrités du «Conti» – Marie-Françoise de Sedang, Malraux, Graham Greene, Lucien Bodard... –, Philippe Franchini fait souffler le vent de l'épopée. Un vent chargé de tous les parfums de l'Orient extrême. Un vent où frémissent les pans de la robe de Tam, la mère de Philippe, si tôt disparue. Un vent qui est celui de la mémoire d'un enfant du Delta dont l'âme restera à jamais prisonnière de la mythique terrasse du Continental. **A. M.**

Continental Saigon, par Philippe Franchini, Éditions des Équateurs Littérature, 320 p., 21 €.

Se croiser et se voir

Le cadre : un petit restaurant parisien, poste d'observation privilégié pour ceux qui y évoluent. Les protagonistes : Clara, une serveuse d'une vingtaine d'années sans apparentes attaches sentimentales, et Henri, un vieux monsieur qui a ses habitudes alimentaires et géographiques entre les murs où la jeune femme officie. Qui regarde qui ? Et si chacun pouvait s'apporter quelque chose ? C'est la question que pose Léa Wiazemsky dans cette fable contemporaine où l'on se surprend à penser autrement aux visages qui peuplent notre quotidien. Un premier roman qui explore la solitude, le rapport entre les générations et la difficulté d'être heureux quand le passé – que ces cœurs simples se confieront – est trop lourd à porter. **J. L. K.**

Le vieux qui déjeunait seul, par Léa Wiazemsky, Michel Lafon, 176 p., 14,95 €.

Un anarchiste aux colonies

Pour les amoureux de la littérature de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, Léon Bloy est le grand imprécateur, un anarcho-catholique dont la verve torrentielle préfigure le génie de Céline.

Le frère aussi de Georges Bloy, aventurier parti en Indochine défendre les sauvages moïs et mener croisade contre les excès des administrateurs coloniaux. Georges y gagna d'être envoyé au bagne de Nouvelle-Calédonie, l'île où il mourut. Voici pour la première fois publiés, avec un texte de son frère et un autre de son biographe, les récits que Georges Bloy écrit sur «les peuples moïs et annamites». La promesse d'un voyage dans l'espace et le temps et la découverte d'un véritable personnage de roman. **A. M.**

Contes et récits des peuples moïs et annamites, par Georges Bloy, Éditions des Malassis/Équateurs, 256 p., 21 €.

Avant la gloire

James Salter nous a quittés le 18 juin, à l'âge de 90 ans. Au même moment, les Éditions de l'Olivier publiaient son premier roman, inédit en français mais sorti aux États-Unis en 1956, James A. Horowitz, officier de l'US Air Force en 1952, participe pendant la guerre de Corée à cent missions de chasse d'avions ennemis. Il prend ensuite le nom de plume «Salter» et romances son expérience dans *Pour la gloire*. Le protagoniste, Cleve Connell, est un chien fou que rien n'arrête. Il fait partie de ces jeunes pilotes en quête d'adrénaline qui associent le courage au nombre d'avions abattus. Ici, être un héros, c'est devenir un as. Le récit, bien tenu et limpide, révèle déjà le talent dont Salter donnera bien vite les preuves avec ses ouvrages suivants. Pour l'heure, cette subtile plongée au cœur de la guerre suffit à nous séduire. **P. C.**

Pour la gloire, par James Salter, traduit de l'anglais par Philippe Garnier, Éditions de l'Olivier, 240 p., 21 €.

Déraillement

De sa banlieue, Rachel prend deux fois par jour le train pour Londres. Elle fait croire à sa colocataire qu'elle va travailler, en fait, elle va boire. Pour oublier sa séparation d'avec Tom et l'enfant qu'ils n'ont pas eu. Chaque jour, par la fenêtre du train, elle observe un couple dans une maison et imagine leur vie. Le couple habite près de chez Tom et sa nouvelle compagne, Anna. Un soir, la femme du couple disparaît. Rachel ne sait plus ce qu'elle faisait alors. Son ivresse a provoqué un trou noir, elle va tenter de se souvenir. Par le

biais des trois femmes (Rachel, Anna et la femme du couple), on découvre l'intimité et la douleur à la première personne. Le rythme de ce roman nous plonge dans un huis clos dévastateur, peut-être plus palpitant que l'intrigue elle-même. À raison l'une des meilleures ventes de l'été. **J. C.**

La fille du train, par Paula Hawkins, traduit de l'anglais par Corinne Daniellot, Sonatine Éditions, 378 p., 21 €.